

## The Way Back, Danse avec les Sioux

*Wakan Tanka maître des univers  
Grand-père des airs des mers des rivières  
Grand-mère des forces de la terre  
Fais que ton peuple revienne aux affaires  
Sur les parkings du monde de la planète bleue  
Que revivent les esprits heureux  
De tes guerriers réunis pour guider  
Nos âmes perdues sur le vaste sentier  
Du ciel de tes terres retrouvées*

(White Eagle, prière.)

*" Qu'est-ce que la vie ? C'est l'éclat d'une luciole dans la nuit. C'est le souffle d'un bison en hiver.  
C'est la petite ombre qui court dans l'herbe et se perd au couchant."*

Crowfoot, chef Blackfeet.

### 1//

Le mot « peuple » désigne un « ensemble d'humains vivant en société sur un territoire déterminé et qui, ayant parfois une communauté d'origine, présente une homogénéité relative de civilisation et liée par un certain nombre de coutumes et d'institutions communes ».

A l'heure où le mot est si galvaudé dans le domaine politique, on n'ose plus l'avancer et si dans le cas qui nous occupe, l'on peut encore parler étymologiquement du «peuple de France», on ne peut lui reconnaître cette homogénéité, en tous les cas pour ce qui concerne son manque chronique de coeur et de civilisation.

La notion de peuple inclut l'idée de groupement réuni sous une bannière identitaire, et ce ne sont pas les devises aux frontispices de la République qui nous contrediront avec leurs notions d'égalité, (sujette a caution), de liberté (relative) et de fraternité (quasiment absente), qui n'ont plus grande réalité dans le pays où nous vivons.

Il existe pourtant, dans l'histoire récente et dans l'imaginaire qui la porte, un peuple qui peut revendiquer ce statut entier, dans les plaines du Middle Ouest Américain : le peuple des Indiens d'Amérique.

L'Indien ? Celui qui appartient aux populations autochtones du continent américain. Ces Amérindiens qui appartiennent à deux mille deux cent idiomes dialectaux différents, dispersés dans l'immense territoire nord-américain avec leurs langues, usages et coutumes spécifiques à chaque groupement ethnique. Contrairement aux idées reçues, on ne peut les assimiler à l'image courante d'un Indien « originel ou lambda », ce dernier ressemblant le plus souvent dans la vision collective blanche à la branche Sioux des grandes plaines.

Le terme « Sioux » recouvre un important groupe ethnique et linguistique du centre et du sud-est de l'Amérique du Nord, parlant originellement des langues dites « siouanes ». Le peuple Sioux est souvent subdivisé en deux sous-groupes : les Catobas, aujourd'hui presque disparus, et la grande famille Sioux, qui comporte elle-même d'autres subdivisions (Chiwere, Dhegiha, Winnebago, Mandan, etc.). Le même nom « Sioux » est utilisé pour indiquer un groupe spécifique de tribus, culturellement et linguistiquement très proches : Lakotas, Nakotas et Dakotas, noms qui signifient tous « alliés ». (cf Wikipedia).

A cette appellation se rattachent immédiatement des images archétypales afférentes à leur peau rouge et cuivrée, leurs cheveux noir ébène avec les plumes dans leurs coiffes et à leurs peintures colorées et guerrières. Ce sont nos Indiens inventés et croisés dans l'imaginaire manichéiste d'enfance avec ses westerns et ses bandes dessinées. Aigle Noir y faisait figure de héros contre les méchantes Tuniques Bleues et les cow-boys violents et dépravés, qu'illustraient nos jeux guerriers aux arcs taillés dans le frêne, accompagnés des boucliers de peau plastifiée !!

Indiens que nous avons retrouvés plus tard, mais cette fois-ci réels, dans les récits de Tahca Ushte, Luther Standing Bear, Geronimo (Apache) ou Hehaka Sapa, éloignés de la mythologie enfantine et pourtant nimbés du voile de la nostalgie\*.

Leurs témoignages recèlent tant de sagesse et de vérités simples qu'ils parlent au coeur de tout homme, comme si l'Indien symbolique réanimait en chacun de nous le citoyen du monde moderne. A l'heure où les multinationales capitalistes n'ont que faire de la destruction de l'environnement et de la vie, le cri de l'Indien, plus vivant que jamais, survolant l'histoire, résonne dans les parkings, les chaînes de restauration rapide, les motels, les garages d'automobiles et les gratte ciels d'affaires. Et rien ne fera taire ce chant du sacré qui nous reconnecte aux forces de la terre mère. Et l'on pourra se moquer de ce cri silencieux, audible par si peu d'hommes et de femmes... Il reste et restera présent dans l'âme de leurs descendants, et de quelques alliés nouveaux.

*« Quel traité le blanc a-t-il respecté que l'homme rouge ait rompu ? Aucun. Quel traité l'homme blanc a-t-il jamais passé avec nous et respecté ? Aucun. Où sont aujourd'hui les guerriers ? Qui les a massacrés ? Où sont nos terres ? Qui les possède ? Quel homme blanc peut dire que je lui ai jamais volé sa terre ou le moindre sou ?*

*Et pourtant ils disent que je suis un voleur... Quelle loi ai-je violée ? Ai-je tort d'aimer ma propre loi ? Est-ce mal pour moi parce que j'ai la peau rouge ? Parce que je suis un Sioux ? Parce que je suis né là ou mon père a vécu ? Parce que je suis prêt à mourir pour mon peuple et mon pays ? »*

Sitting Bull, chef Sioux Hunkpapa

*\*dont s'empareront plus tard les illuminés du New Age, détournant l'esprit sacré dans les chemins des thérapies comportementales vénales.*

## II2

*« A Quand le dernier homme rouge aura péri, et que le souvenir de ma tribu sera devenu un mythe parmi les hommes blancs, ces rivages s'animeront des morts invisibles de ma tribu ; et quand les enfants de vos enfants se croiront seuls dans les champs, les boutiques ou dans le silence des bois sans chemin, ils ne seront pas seuls... La nuit, quand les rues de vos villes seront silencieuses et que vous les croirez désertes, elles seront remplies des multitudes de revenants qu'elles contenaient jadis et qui aiment encore ce beau pays. L'homme blanc ne sera jamais seul. Qu'il soit juste et traite mon peuple avec bonté, car les morts ne sont pas sans pouvoirs. Morts, ai-je dit ? Il n'y a pas de mort. Seulement un changement de mondes. »*

Chef Seattle, indien Dwamish (déclaration de Port Elliott, 1855).

Si le peuple Amérindien est divisé entre différentes branches ethniques, on y retrouve toujours le même tronc commun civilisationnel qui suscite notre admiration et notre estime.

En premier lieu le respect de la nature : minéraux, végétaux et animaux, avec lesquels il cherche à établir une relation d'harmonie qui n'est pas sans évoquer l'approche actuelle d'une certaine écologie. Mais on n'a pas manqué de réduire ce lien sacré à une dimension d'animisme, considérant que l'Indien recherchait une âme primitive et occulte présente dans chaque objet qui l'entoure. Alors qu'il s'agissait, si l'on dépassait la vision ethno-scientiste, avant tout du respect de notre intégration dans un ordre immanent derrière le visible : ce monde matériel qui ne doit pas être dérangé, avec lequel ce peuple entre en contact par le biais des symboles.

Pour l'Indien, en effet, le monde est un livre qui se décrypte au moyen des intuitions profondes et pour lequel on éprouve une intense vénération. Ce recueillement est convoqué dans les quatre éléments qui nous contiennent et nous constituent : le feu, la terre, l'air et l'eau, intégrés eux-mêmes à l'orientation dans l'espace avec ses quatre directions : le nord, le sud, l'est, et l'ouest. Ce respect produit un profond sentiment de joie et de reconnaissance qui emplît à leur tour ceux qui s'y adonnent. Cette dévotion pour la nature, fruit de la communion avec le monde, est appelée Grand Esprit, ou *Wakan Tanka*, le grand-père créateur de l'univers, qui ne peut se confondre avec

les imaginations religieuses européennes et moyen-orientales empreintes de dogmatisme et de rationalité.

En d'autres termes il ne s'agit pas de religion instituée, mais d'un mode de vie naturel au sein d'un environnement -certes- divinisé, mais que l'on peut simplement définir comme le fruit d'un bon sens naturel. On peut le rattacher aux doctrines panthéistes, celles-ci étant regardées comme un *naturalisme de la divinité de la nature*, mais ces catégories intellectuelles n'engloberont jamais la richesse vécue et assimilée de la culture indienne. De même l'animisme dans lequel on range trop aisément cette culture, avec sa croyance dans un esprit et des forces qui animent objets et éléments naturels, n'épuisera jamais le sentiment d'harmonie et de respect de la vie qui s'en dégage. L'Indien est partie intégrante du monde, ne se retranche pas dans cette césure irréductible que sont le sujet et l'observateur. Il habite sa condition de mammifère humain sous-tendue par les instincts originels, qui, loin d'en faire un *sauvage*, comme l'ont prétendus les scientifiques positivistes et missionnaires du dix-neuvième siècle, noyés dans leurs concepts causalistes et leur morale du bien et du mal, le constituent comme un des stades les plus évolués de la conscience humaine.

Reste à comprendre pourquoi ce stade avancé d'évolution a été amené à disparaître, puis à renaître aujourd'hui sous d'autres formes ? Question sans réponse pour laquelle Nietzsche aurait répondu « qu'il y'a des choses qu'il ne faut pas vouloir savoir » ...

### 3//

La vertu la plus appréciée chez les Lakotas était et reste la bravoure, ce courage qui permet de surmonter la peur ; peur de l'ennemi, de l'inconnu, qui sous-entend aussi l'endurance face à la douleur. Toutes qualités que les Indiens vénèrent et que l'on retrouvait dans leur attitude au combat face aux tribus ennemies et dans la Danse du Soleil. La guerre n'était pas recherchée pour elle-même, elle était au contraire crainte, et la plupart du temps envisagée comme une mesure défensive contre les ennemis héréditaires comme les *Crows*, que l'on attaquait pour voler leurs chevaux ou les bouter hors de son propre territoire. Mais cette guerre, envisagée comme pratique sacrée, lorsqu'elle était devenue inévitable, permettait de mesurer le courage du guerrier, conçu comme un jeu d'adultes. Le guerrier devait porter un *coup* à son adversaire, *coup* non mortel ni blessant, sous la forme d'un toucher furtif, *coup* de prestige qui mettait en danger la vie de celui qui le portait, mais qui ne cherchait pas à détruire le combattant d'en face. *Coup* qui pouvait être porté par la main, par l'arc, le tomahawk ou le bouclier, mais qui ne devait pas blesser l'ennemi. Après la bataille les *coups* étaient comptés, si l'on en avait réussi plusieurs, puis relatés dans le détail devant le conseil de la tribu. Ensuite on les dessinait sur des peaux de bêtes pour les graver dans la mémoire collective. On récompensait aussi cet acte par des dons de plumes d'aigle, témoins vibrants de cette bravoure au combat. Si le porteur du *coup* était blessé durant son action, la plume était peinte en rouge. Porter un *coup* à l'ennemi était donc considéré comme la plus haute marque de courage et d'héroïsme, plus éminente même que de tuer cet ennemi ; le plus haut fait de prestige, qui suscitait l'admiration de tous et devenait un exemple pour les guerriers des jeunes générations. Exploits que l'on se raconterait durant des décennies dans les veillées auprès des pierres brûlantes au centre des tipis..

Pour l'occidental ignorant, cette coutume était le signe de la puérité des Indiens et la preuve de leur infantilisme, car à ses yeux seuls comptaient la destruction et le massacre de l'ennemi. La victoire relevait de la tuerie du maximum d'hommes, garante de l'efficacité des stratégies des généraux et de la force des soldats dans l'exercice de la guerre.

Du constat de leur puérité supposée, l'homme blanc tirait ensuite, par un habile tour de passe-passe, l'accusation de *cruauté* du Peau-Rouge, accolée à ces peuplades dites barbares, et soupçonnées de tous les maux. Ils omettaient le fait qu'elle n'était déclenchée qu'à l'occasion de la profanation de leurs territoires et des manquements de parole dans les traités de paix. Les vices qu'on leur attribuait le plus souvent, *perfidie* et *cruauté*, étaient certainement, si l'on songe aux mensonges et ruptures répétés de ces traités de paix, le fait de projections psychologiques des blancs eux-mêmes. Cette *perfidie* des Indiens, qui n'excluait d'ailleurs pas que certains individus de leur communauté passent du côté de la collaboration avec l'armée américaine, était le plus souvent le résultat de malentendus, engendrés à la fois par la difficulté de communiquer avec leurs langues et dialectes, mais aussi de comprendre leur vision et leur conception de l'engagement ; sachant que

les blancs étaient les envahisseurs d'une contrée qui n'était pas la leur.

La seconde affirmation de *cruauté* à leur égard, recèle cependant une dose de vérité, constatée par l'acharnement que les guerriers manifestaient dans les tortures infligées à leurs prisonniers. Mais il convient alors de mentionner qu'elles intervenaient comme mesures de représailles, suite aux intrusions de corps étrangers : colons et militaires sur leur terre, constituant une riposte à visée défensive. Leurs actes cruels étaient exercés sur les cadavres, portés par la croyance que le vainqueur s'appropriait l'âme et le pouvoir du défunt en lui ôtant son scalp, ou en lui prélevant son cœur.

Ces rituels, aussi horribles soient-ils, apparaissent comme peu de choses en comparaison des tortures et des tueries de masse perpétrés en Europe, de l'Antiquité au Moyen-Âge, de l'Inquisition à la Shoah et aux massacres de l'Allemagne nazie, en passant par les guerres de religion et de colonisation.

#### 4//

*« La maladie est arrivée avec vous (l'homme blanc) et des centaines d'entre nous sont morts. Où est notre force ? Dans l'ancien temps nous étions robustes. Nous allions à la chasse et à la pêche. Nous avons nos petites récoltes de maïs et de melons et nous mangions des fèves. Maintenant tout a changé. Nous mangeons la nourriture de l'homme blanc et cela nous amollit : nous portons les lourds vêtements de l'homme blanc et cela nous affaiblit. Dans l'ancien temps, été comme hiver, nous descendions quotidiennement au bord de la rivière nous baigner. Cela fortifiait et endurcissait notre peau. Mais les colons blancs furent choqués de voir les Indiens nus... Maintenant quand le vent souffle des montagnes, il nous fait tousser. Oui, nous savons que lorsque vous venez, nous mourrons. »*

Chiparopai, vieille femme Yuma.

*« Nous le savons : la terre n'appartient pas à l'homme, c'est l'homme qui appartient à la terre. Nous le savons: toutes choses sont liées. Tout ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre. L'homme n'a pas tissé la toile de la vie, il n'est qu'un fil de tissu. Tout ce qu'il fait à la toile, il le fait à lui-même. »*

Seattle, chef indien Suquamish

On ne peut pas parler de philosophie dans l'acceptation occidentale, la sagesse des indiens repose avant tout sur le respect de la nature et de l'esprit émanant de toutes choses, Wakan Tanka « le Grand Esprit », dans le Vedanta Hindou : «Purusha ».

Cette sagesse issue de l'observation de l'environnement et de la vie au sein des éléments naturels relève simplement de ce que l'esprit humaniste appelle « bon sens », qui fait de plus en plus défaut à notre époque, tout en étant moqué. Les traditions de la culture Sioux Lakota enseignent que chaque matin, lorsque le soleil se lève, l'Esprit assigne à tous quatre tâches devant être accomplies durant la journée :

- Apprendre au moins une chose importante chaque jour de quelqu'un d'autre,
- Enseigner au moins une chose importante à quelqu'un d'autre,
- Accomplir un bienfait vis-a-vis de quelqu'un, sans que cette personne ne se doute de quoi que soit,
- Traiter chaque entité vivante avec respect.

Sans tomber dans le panégyrique de la vision idéaliste et idyllique d'une société disparue, commençons par l'observation de l'éducation des enfants, fondement de la vie communautaire. Les garçons sont séparés des filles ; les premiers commencent très tôt la chasse aux petits animaux, puis doivent surmonter des rites de passage très difficiles afin d'obtenir une vision. Passant des nuits seuls dans la nature, ils doivent vaincre leur peur, coutume qui leur permet de trouver leur place d'homme adulte et leur rôle dans la tribu. Tout est fait pour endurcir les adolescents et les préparer à affronter la dure vie des Sioux, mais ils ne sont jamais battus, et toujours respectés comme étant des êtres sacrés : *Wakan hejapi*. La majorité d'entre eux deviendront guerriers ou

chasseurs, certains autres, voyants ou *Medecine Men*. Les brebis galeuses qui trahissent les lois de la communauté sont exclues de la tribu et errent dans les *no man's land* des territoires non habités.

Cette société, bien qu'étant patriarcale, respecte la place de la femme, qui assure la gestion de la vie matérielle dans le tipi, la cuisine, la cueillette des fruits, la confection des vêtements et le tannage des peaux. Un homme peut avoir plusieurs femmes, qui vivent ensemble auprès du mari, chacune possédant son rang et sa fonction. Lors des cérémonies de mariage, la famille de la mariée apporte sa dot et l'homme offre des cadeaux, les chevaux représentant la richesse suprême du guerrier qui fait sa demande. L'amour n'est pas toujours le but recherché dans le mariage, car ce dernier est parfois contracté en vue de la sauvegarde des intérêts familiaux, mais dans ce cas les jeunes gens peuvent refuser l'union.

Les rites sacrés, au nombre de sept, ponctuent la vie quotidienne.

- La loge de sudation *Inhipi* (*Onikaghe*), avec ses pierres sacrées, purifie celui qui y pénètre, et peut aussi le soigner.

- *Canumpa Wakan*, ou la descente de la pipe sacrée, la cérémonie sacrée du calumet, dont la fumée est censée mettre en relation avec le grand Esprit Wakan Tanka, a été aussi utilisée dans les traités avec les blancs pour instaurer la paix.

- *Hanblecha* : la « quête ou l'imploration de la vision », confronte l'initié solitaire à son monde intérieur et aux mystères de la nature.

- La « Danse du Soleil » (*Wiwanyak wachpi*), rituel collectif, est spectaculaire ; elle a lieu chaque année au solstice d'été et réunit chants, danses, prières, jeûnes et automutilations du dos et de la poitrine pour surmonter la souffrance comme don de son corps à la divinité.

- La « garde de l'âme » concerne le rapport avec les âmes des morts, elles doivent être accompagnées et purifiées avant de rejoindre le pays des esprits.

- L'apparentage (*Hunkapi*) établit une parenté réelle entre l'homme et le Grand Esprit sur le plan terrestre.

- La préparation de la jeune fille pour les devoirs dûs à la féminité – « *Ishnala awichalowan* », est accomplie après la première période menstruelle ; c'est à ce moment que la jeune fille devient femme. Elle doit comprendre la signification d'un tel changement et être instruite dans les devoirs qu'elle aura à remplir dorénavant. Il faut alors qu'elle réalise que le changement qui s'est opéré en elle est chose sacrée, car maintenant elle sera comme la Mère Terre et pourra porter des enfants (selon Hehaka Sapa).

## 5//

« *Grand Père, regarde moi ! Grand Père, regarde-moi ! J'ai tenu mon Calumet et je l'ai offert à toi, afin que mon peuple vive !*

« *Grand Père, regarde-moi ! Grand Père, regarde-moi ! Je te donne toutes ces offrandes, afin que mon peuple vive !*

« *Grand Père, regarde-moi ! Grand Père, regarde-moi ! Nous qui représentons la nation entière, nous nous offrons à toi, Afin que nous vivions !* »

République Lakota. Le 20 décembre 2007, un groupe portant le nom de Freedom Lakota et dirigé par Russell Means a proclamé à Washington l'indépendance des Lakotas par rapport aux Etats-Unis. Dans une note remise au Département d'Etat des Etats-Unis, ils ont dénoncé l'ensemble des trente-trois traités signés au cours du temps avec les Etats-Unis, parce que les colons jusqu'à maintenant ne les ont jamais respectés. Un certain nombre de traités a plus de cent cinquante ans. Russell Means a demandé aux ambassades de Bolivie, du Venezuela, du Chili et d'Afrique du Sud une reconnaissance diplomatique internationale de la République de Lakota. Cette République engloberait une partie du Nebraska, du Dakota du Sud, du Dakota du Nord, du Montana et du Wyoming. Le nom de la capitale n'est pas encore connu ; d'après l'adresse donnée, le siège des séparatistes se trouve à Porcupine, une localité de la Réserve de Pine Ridge dans le Dakota du Sud.

White Eagle, Janvier 2017